

Au sujet du *Déclin de l'empire américain* de Denys Arcand Bourrasque glaciale

François Bilodeau

Volume 28, numéro 5 (167), octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31074ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bilodeau, F. (1986). Au sujet du *Déclin de l'empire américain* de Denys Arcand : bourrasque glaciale. *Liberté*, 28(5), 68–73.

Au sujet du *Déclin de l'empire américain* de Denys Arcand

FRANÇOIS BILODEAU

Bourrasque glaciale

Comment pourrait-on ne pas se réjouir du retour de Denys Arcand comme auteur à part entière d'une fiction au cinéma? *Le Déclin de l'empire américain* ne s'ajoute pas seulement à la liste de ses réalisations; il renoue bel et bien avec les expéditions téméraires telles que *La Maudite galette*, *Réjeanne Padovani* et *Gina*, lancées au début des années soixante-dix et relayées ensuite par des projets divers dans lesquels Arcand occupait plus ou moins le poste de second. Il aura certes tenu la barre pour *Le Confort et l'indifférence*, mais ce pamphlet acerbe sur la période référendaire apparaît quelque peu isolé entre les appareils lourds et imposants que sont *Le Crime d'Ovide Plouffe* et les séries télévisées *Duplessis* et *Empire*.

Avec *Le Déclin de l'empire américain*, on retrouve le Denys Arcand pionnier de notre aventure cinématographique, photographe de notre histoire contemporaine, à l'affût des motivations réelles que cachent nos gestes les plus nobles et les plus généreux. Plus que jamais, Arcand s'affirme ici comme le spécialiste des danses macabres locales. Car cette pétarade de dialogues piquants entre universitaires francophones compose une curieuse fable sur la société québécoise et notre époque, de la même façon que,

par une infiltration dans des salons privés où entrepreneurs et politiciens se donnaient la main pour écraser toute opposition à leur pouvoir, *Réjeanne Padovani* se voulait une critique de tout un système politique basé sur la collusion admise de l'Etat et de l'entreprise privée au détriment de la majorité.

Arcand déplace maintenant son huis clos chez des intellectuels pour la plupart bien installés dans leur carrière et leur confort. Afin de faciliter la compréhension de son spectateur, le cinéaste appuie fortement sur les traits que l'esprit populaire attribue généralement à cette classe: le discours maniéré et son corollaire, le manque de simplicité et de bon sens, même autour d'une table et dans un lit. La réinsertion répétée de l'intellectuel bardé de titres et de théories dans la mécanique des besoins élémentaires et quotidiens, donc là où son discours ne lui est d'aucune utilité, permet au film de multiplier les trébuchements et de créer ainsi un effet comique au premier degré.

Sur cette scène, nul meurtre (*Réjeanne Padovani*), nul viol (*Gina*); beaucoup de cocasseries et de gaieté, par contre; beaucoup d'air et de lumière. Cependant, le tonnerre grondera à plusieurs reprises pour aciduler la journée à la campagne et assombrir le tableau. D'ailleurs, au crépuscule, l'orage éclatera; et il est significatif qu'un film, dont l'action se déroule au cours d'une seule journée d'automne, se fige sur l'image d'une maison enneigée.

Le Déclin de l'empire américain manifeste sans aucun doute le savoir-faire de son réalisateur: classicisme de la forme, clarté et puissance d'évocation des images et de la mise en scène, homogénéité de la direction des acteurs, dialogue vif et efficace, habileté à créer des personnages qui peuvent totalement se fondre au groupe pour imposer ensuite leur singularité dans l'esprit des spectateurs. Toutes ces qualités reflètent un brio que le cinéma québécois, quoi qu'on en dise, n'atteint pas souvent. Cette sûreté impressionne, mais c'est justement sur son panache seul que le film s'appuie pour devenir en fin de compte une simple démonstration de force et une leçon brutale de

réalisme. La multiplication des personnages, des répliques et des sujets de discussion aboutit curieusement à l'affirmation d'un discours monolithique, étroit et, disons-le, terroriste à force d'intimidations. Arcand ne rit plus des intellectuels: il leur inflige une correction.

Ces professeurs d'histoire se conduisent comme des élèves amusants et inoffensifs. Deux personnages contrastés et privilégiés, car très peu atteints par le ridicule, interviendront à tour de rôle pour les secouer, les rappeler à l'ordre, les mettre au tapis et empêcher toute riposte ou même toute discussion: Dominique, la directrice du département, auteure d'un tout nouveau livre sur la décadence de notre civilisation, interprétée par une Dominique Michel tout à fait débarrassée de son image comique et hystérique; Mario, une composition spectaculaire de Gabriel Arcand, l'amant d'une chargée de cours, un «rocker» moins porté sur la culture que sur le cul (il encule sa partenaire, c'est tout dire). On apprendra cependant vers la fin que Dominique, l'hyper-intellectuelle, en sait également beaucoup sur le cul puisqu'elle a couché avec tous les mâles du groupe, et que Mario n'est pas si dénué de culture puisqu'il offre en cadeau un livre de Michel Brunet à sa blonde. En fait, Dominique et Mario dominent absolument les autres, non par le nombre de leurs interventions dans le film, mais parce qu'ils ont passé par toutes les expériences possibles pour parvenir au-delà des frontières humaines et devenir à jamais des héros invincibles et infailibles. Pour faire la leçon aux professeurs, il faut être bien préparé, n'est-ce pas?

La chargée de cours (une Louise Portal vive et bruyante comme une abeille) servira de relai aux deux mercenaires pour déséquilibrer la ronde frivole des autres. La première séquence nous la montre en train d'enregistrer pour la radio les propos apocalyptiques de Dominique; et cette cassette, le soir venu, aura l'effet d'une douche froide sur le reste du groupe. C'est également la chargée de cours qui invite Mario au repas «familial»; cet être instinctif et proche

des réalités concrètes de l'existence donnera toute une raclée aux professeurs attablés en leur disant, après un long silence et avant de quitter précipitamment les lieux, qu'ils font du chichi pour rien et que le cul, là où commence la vraie vie, n'a rien à voir avec le précieux ramage dont ils se parent.

Chacun à sa façon, Dominique et Mario aiguillent brusquement les professeurs vers la seule voie possible: le réalisme absolu et cynique. Vers la fin, tous les autres, sauf une étudiante déjà formée à ces principes puisqu'elle concilie sans embarras aucun ses cours d'histoire et son travail à temps partiel comme masseuse, tous les autres, donc, se métamorphosent en petits animaux domestiques, dociles, craintifs et écrasés sous la botte de leur maître dimorphe. Après la sortie diurne du sombre Mario, la grave Dominique passera à l'attaque en soirée et décochera une série de coups pour mettre définitivement knock-out toute la classe: elle assomme l'épouse naïve maintes fois ridiculisée (Dorothée Berryman) et, convaincue de la nécessité d'un redressement pour contrer la mollesse ambiante, elle prend en charge l'éducation du plus jeune, un étudiant encore candide et idéaliste. Quant aux personnages de Pierre Curzi et Rémy Girard, très loquaces depuis le début, on les force tout simplement à aller se rhabiller.

Que signifient ce combat de boxe et la victoire décisive des experts sur les clowns et les novices? Car comment, sinon par des directs bien placés de la part de combattants aguerris, les bleus et les fous sauraient-ils voir leur ignorance et leur infantilisme derrière leur soi-disant adresse sexuelle et intellectuelle? Selon *Le Déclin de l'empire américain*, il ne resterait plus aux intellectuels qu'à quitter définitivement leurs chimères et leurs discours creux, non pour questionner et inventer, mais pour se ranger du côté de la Force et écouter religieusement la voix de la Réalité. Cette école est plus dure, il est vrai; toutefois, elle nous assure, vous en conviendrez, une formation tellement plus adéquate et plus solide que toutes les idées auxquelles nous avons accordé tant

d'importance dans le passé. Et si Marx et Freud, nous dit-on, n'étaient que de pauvres types pris au piège de la Réalité, cette Réalité à jamais impénétrable par le biais des mots, mais prête à livrer tous ses secrets à ceux qui s'y modèlent et se purgent de toute illusion?

Or, s'il est vrai que nul n'est à l'abri de l'angélisme, les intellectuels encore moins que les autres, on se demande bien pourquoi, dans son élan critique justifié et son désir d'excéder la bonne conscience universitaire, Denys Arcand se croit obligé de plonger la tête des rêveurs dans leur propre merde, de répéter sans arrêt que le mot «culture» commence par un «cul» et que le rouleau compresseur de l'histoire se moque des petits groupes et des petits peuples dans leurs efforts d'émancipation pacifique. Le triomphe absolu des «outsiders» au sang froid sur les sympathiques mais négligeables Gaulois situe *Le Déclin* dans le prolongement du *Confort et l'indifférence* où le Prince se moquait de l'ingénuité du Poète lors de la lutte référendaire. Ici, les imperturbables guerriers annoncent que l'heure n'est plus à la fête mais plutôt à la prise de conscience de notre insignifiance numérique dans l'empire américain, lui-même sur son déclin à cause, notamment, de la dénatalité. Que peut-on faire, dites-moi, contre un argument de la taille d'une massue?

Calque négatif de l'utopie, ce discours fataliste brandit l'épouvantail de l'imminence d'une catastrophe universelle, donc du jugement dernier, insiste sur la culpabilité intrinsèque de tout être humain et déclare inutile toute action autre que celle appuyée sur la force. Par le fait même, il clôt définitivement toute discussion, congédie à jamais l'intelligence et assure son empire sur les esprits. Vers la fin du film, pour justifier la férocité dont elle a fait preuve à l'égard de l'épouse crédule, Dominique énonce du haut de son trône que tous sans exception doivent tôt ou tard payer un tribut à l'existence et à leur société. Si telle est la morale de cette fable, alors nous devrions faire pénitence, expier nos fautes et nous mortifier. Ensuite, si Dieu le permet, nous pourrions toujours

suivre les traces de la chargée de cours, nous enfermer entre quatre murs et, pour survivre à l'hiver qui nous attend, avaler une double ration de vitamines, par le haut, de la part d'une mère supérieure, et par le bas, de la part d'un coureur des bois.